



Pierre Perret, José Artur et Serge Gainsbourg en 1976 dans les studios des Buttes-Chaumont, à Paris. PHILIPPE SCHROEDER

NRJ CONFIRME: 1ÈRE RADIO DE FRANCE

152 000
AUDITEURS D'AVANCE
SUR LE SUIVANT



José Artur

Sans lui, la vie sera bien dure

L'animateur à l'écharpe blanche, créateur du « Pop Club », s'est éteint hier, à l'âge de 87 ans

LUDOVIC PERRIN

C'était en 1978. José Artur se trouvait à l'antenne lorsqu'un auditeur téléphona. « Allô, bonjour, c'est Jacques Mesrine. J'aimerais une fois pour toutes que vous prononciez bien mon nom. Moi, c'est "Mérine", pas "Messerine". Je suis dans le coin. Si vous voulez, je passe vous voir. » « Non, ne vous donnez pas cette peine. »

En 1978, Jacques Mesrine est l'ennemi public numéro 1. La veille de son appel à France Inter, il s'est pris une balle dans le flan après avoir braqué un casino. Cela ne l'a pas empêché d'écouter « son » José Artur. Durant près d'un demi-siècle, cet animateur « qui n'avait pas de limite dans la curiosité », selon Florence Martin-Kessler, qui l'avait invité le 12 décembre 2014 à raconter son histoire au Théâtre de la Gaité lyrique, aura été l'une des voix les plus suivies de la radio. Son émission le Pop Club avait fait les nuits de France Inter.

« C'était le prince des persifleurs »

Sitôt passé le générique de Claude Bolling revisité par Serge Gainsbourg (« Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la vie serait bien dure, si l'on n'avait pas le Pop Club, avec José Artur »), on ne décrochait plus. « C'était le prince des persifleurs, se souvient Ivan Levaï. Il était drôle, irrévérencieux, provocateur, mais c'était toujours dans la courtoisie, sans vulgarité. Car il maîtrisait la langue française. Avec son esprit à la Pierre Dac, on n'était jamais dans le relais de la parole d'État. »

De 1965 à 2005, le Tout-Paris s'est invité à sa table du Pop Club, d'abord à la Maison de la radio (le Bar noir), puis au Fouquet's et au sous-sol du Drugstore Publicis. Cinq mille personnalités, souvent des artistes. « Dans son émission, on était sûr de croiser des personnages improbables », se souvient Maxime Le Forestier, qui s'y est rendu avec Georges Moustaki à la fin des années 1960. Car José osait. Avec son éternelle écharpe blanche, c'était un « esprit libre, un faux cynique, une de ces personnalités ingérables qui avait curieusement émergé sous l'ORTF », ajoute Maxime Le Forestier.

Né en 1927 à Saint-Germain-en-Laye, il avait d'abord été comédien.

Resté proche du couple de gauche Montand-Signoret, il s'était improvisé animateur de radio, lorsqu'on avait pensé à lui pour récupérer une partie du jeune public de *Salut les copains* sur Europe n° 1. « Son humour en a surtout fait un anti-Chancel », témoigne un de ses anciens invités.

« Un formidable interrogateur »

Dans son appartement parisien, porte de Saint-Cloud, à quelques encablures de la Maison de la radio, des tonnes de lettres et de photos dédiées témoignaient de ces amitiés circonstanciées. José Artur aimait parler. Mais il savait aussi à l'être à l'écoute. Michel Gillibert, ancien secrétaire d'État sous Mitterrand, lui aurait même fait livrer un poney en gage d'amitié. « On allait toujours plus loin avec lui; c'était un formidable interrogateur », confie Philippe Labro. « Sans avoir besoin de connaître son travail, il possédait cette habileté diabolique à pouvoir interviewer n'importe qui. Le pire, c'est qu'il arrivait au même résultat qu'une personne ayant préparé son interview », dit encore Maxime Le Forestier. D'ailleurs, quand on cherchait une anecdote pour illustrer un portrait, il n'y avait pas mieux que de lui rendre visite.

Ces dernières années, il arrivait qu'on le croise en bas de chez lui, avec son chien. Après l'arrêt du Pop Club, Stéphane Bern l'avait repêché au Fou du roi. Mais une page s'était tournée. Le temps paraissait plus long. Il arrivait même que cet éternel enthousiaste se plaigne de sa maigre retraite du service public. Contrairement à ses confrères de la télé, il n'avait pas su y faire, question argent.

Père de la comédienne Sophie Artur et de l'animateur David Artur, l'homme n'en était pas moins riche en définitive. En lui, vivait tout un théâtre de légendes qu'il se plaisait à convoquer à la moindre occasion. Il était bavard, mais avare, jamais. De sa parole, de son temps, de ses aphorismes tels que « Couper le téléphone chez soi, de temps en temps, est une jouissance comparable à celle de la ballerine qui enlève ses chaussures et son tutu ». Et pourtant, qu'il avait sonné, ce maudit téléphone ! Même l'ennemi public numéro 1 avait voulu devenir son ami. ●